

Audrey Piguet, photographe

Des superhéros pour muscler sa carte de visite

Frédéric Ravussin Texte
Odile Meylan Photo

A la manière de Peter «Spiderman» Parker derrière ses lunettes de premier de classe, Audrey Piguet a choisi un artifice esthétique comme carapace à sa timidité. La photographe raffole des petits nœuds papillons. Sur ses chaussures cirées noires, sur sa blouse rose pastel ou dans ses cheveux cendrés: la jeune femme en accroche partout.

Boîtier en main, elle devient un tout autre personnage. Un personnage capable de décider, un beau matin alors qu'elle n'a que 16 ans, d'abandonner sa carrière de gymnasienne au Burier pour embrasser la formation de photographe au Centre d'enseignement professionnel de Vevey. C'était il y a à peine six ans.

«Ce jour-là, j'ai choisi de me consacrer à ce que j'aime», sourit ce joli brin de femme à la peau diaphane. Marié à son attitude et à son look, ce teint lui donne l'apparence d'une héroïne de manga. Il y a donc une certaine logique à ce qu'elle remporte le Prix des jeunes talents suisses en photographie avec un travail intitulé *La chute des superhéros*. Ce même travail - remarquable - vient de lui ouvrir les portes de la Maison d'Ailleurs et de son exposition «Spiderman, Batman & Co... mics!»*.

«Normalement, on n'expose pas d'artistes si jeunes, témoigne Marc Atallah, directeur du musée yverdonnois de la science-fiction. Mais son travail s'inscrit parfaitement dans le parcours que j'imaginai pour cette expo. Les visiteurs s'y retrouvent. Je me réjouis de la voir évo-

luer, de savoir si elle va poursuivre dans cet univers-là.»

Un monde de héros de papier estampillés Marvel ou DC Comics, mais aussi tirés des dessins animés japonais tels *Dragon Ball Z* ou *Sailor Moon*, qu'Audrey Piguet côtoie depuis longtemps. «Contrairement à mon ami, je ne suis pas une spécialiste, mais j'aime la SF. Enfant, je dessinais des personnages de cet univers fantastique qui me fascinait déjà.» C'était bien avant qu'elle ne touche son premier appareil photo. «Je suis venue à la photo relativement tard, à 13 ans, avec un petit numérique tout bête qui servait à mes parents pour les souvenirs de vacances», évoque-t-elle.

De cette enfance lui est restée une habitude de travail. A chaque fois qu'elle

«La réalité en tant que telle ne m'intéresse pas»

imagine une photo, l'artiste est obligée de commencer par la croquer sur papier. A propos d'art, Audrey Piguet a une idée bien précise de celui qu'elle exerce. Un avis qui en dit long sur sa modestie. «Je dois me faire un peu violence pour parler de mon travail. Je vois ce que je fais comme un métier plus que comme un art. Cela requiert certes une part de sensibilité, mais c'est une discipline très technique, avec des choses particulières qui doivent s'apprendre.»

Elle ne cache pas que ce côté rationnel la rassure, elle qui assume son «côté psychorigide»: «Dans ma tête, c'est très carré. Quand je conçois une image, je sais immédiatement ce que je veux réaliser.



Carte d'identité

Née le 8 juillet 1989, à Lausanne.

Trois dates importantes

1998 Son grand-père, qui était peintre, décède. La famille déménage à Lutry, où il avait son atelier.

2008 Arrête le gymnase et se consacre à la formation de photographe au CEPV.

2011 Stage de six mois en Belgique chez un photographe de mode.

2012 Obtient le Prix des jeunes talents suisses en photographie.

C'est marrant, car à l'opposé de ce que dégage ma personne.» La jeune femme aime s'approprier certaines choses réelles et les transformer. «La réalité en tant que telle ne m'intéresse pas. Raison pour laquelle le reportage ou le documentaire ne m'attirent pas.»

Cette idée bien arrêtée de son travail, elle le pousse au point de réaliser elle-même les costumes, les maquillages et les coiffures des modèles qu'elle fait poser. Modèles qu'elle choisit volontiers dans son entourage direct, voire familial. «Il y a un défi supplémentaire à vouloir transmettre son idée à quelqu'un qui n'a pas l'habitude de se mettre en scène ou de se glisser dans la peau d'un personnage.»

Et Audrey Piguet, se met-elle aussi en scène, histoire de passer de l'autre côté du miroir, comme la merveilleuse Alice de Lewis Carroll? «Oui, ça m'arrive de m'utiliser comme modèle.» A la vie aussi, puisqu'elle aime jouer avec son apparence, teindre sa chevelure, farder son visage. «C'est comme ça que je me sens bien, en soulignant le contraste clair-obscur, à la limite du noir-blanc, comme mes photos que je désature au maximum.»

* **Yverdon-les-Bains, Maison d'Ailleurs**, jusqu'au 21 sept. 2014, ma-ve 14 h-18 h, sa-di 11 h-18 h. Rens.: 024 425 64 38. www.ailleurs.ch